

BRICARD Louis Jean Baptiste Marie
Villedieu 21 Janvier 1855

Frère de Jean Th^l Marie

Torpune Angers 18. XII. 1875

Thuroé " 10. 6. 76

diacre " 26. 5. 77

diacre " 15. 6. 78

prêtre " 21. IX 1878

Licencié Mathématiques

agrégé Fac. Sciences 1878. 1883

Prof. Math. au Collège de Jésuites de
Vannes en 1883,

Prof. Math. à Combrée et Vic. à
Noëllet en 1889

Curé de La Meignanne 28. X. 1894

curé St Pierre Mathurin 11. 6. 1899

décédé 27 juillet 1908

year ~~of~~ ~~1855~~
Cincinnati ~~1852~~

retenti à l'honneur de Marie-Immaculée, Reine du grand régiment Anjou-Lourdes, de sa bannière aux deux couleurs, et de son commandant incomparable, le colonel Malsou.

M. le chanoine Buchet a ratifié, par l'éloge de son ancien vicaire, ce qu'avaient dit de lui ceux qui l'avaient eu pour curé; et pour la bonne bouche — on pardonnera peut-être ici cette expression — le chanoine Baumard nous servit très simplement et très gaiement, en l'honneur de notre amphytrion, quatre petits vers... de Cognac.

Dans l'effusion de sa joie et de sa reconnaissance, le bon abbé Malsou n'oublia personne, et chacun eut, comme il s'y pouvait attendre, un mot dicté par le cœur le plus chaud et traduit par l'esprit le plus délicat. Ce n'était d'ailleurs que la préface de remerciements d'une plus haute et plus large portée. A l'issue des vêpres solennelles, M. le Curé les fit entendre avec cette chaleur et cette mesure qui sont le double caractère de sa parole publique, en les adressant à Dieu, à Notre-Dame du Ronceray, à Notre-Dame de Lourdes, à ses dévoués fabriciens et collaborateurs, à tous ses paroissiens et amis. Les voix pures et délicates de M^{mes} Moizard et Potier, et celle de l'excellent chanteur, M. Pinguet, donnèrent un dernier éclat à la bénédiction du Très Saint-Sacrement, qui termina cette belle fête religieuse.

La jeunesse, à laquelle le curé de la Trinité s'est consacré avec tant d'ardeur et sous tant de formes, lui réservait le soir un joyeux et brillant délassement. Vous auriez pu entendre, autour du cercle catholique, les échos de la pièce de théâtre et apercevoir dans la nuit le reflet des illuminations, si vous n'aviez été déjà — comme moi, hélas ! occupés à rêver, en bonne posture, aux souvenirs de cette journée charmante, qui pourrait en effet paraître un songe brillant, si elle n'avait consacré les plus chères et les plus augustes réalités.

Comme je regagnais, en flânant, la gare, antichambre de mes pépates, je croisai sur le boulevard deux braves femmes, étrangères évidemment à la paroisse, mais qui s'entretenaient néanmoins de l'événement du jour. — « En ont-ils fait une fête, disait l'une, à ce curé de la Trinité ! — Pensez donc, ma chère, répliquait l'autre, il paraît qu'il y a trente ans qu'il est curé ! » — Bon courage, Mesdames ! Du train dont vous y allez, avant la fin de la journée, les années se monteront à plus d'un cent ! Vous faites de l'histoire tout de travers, c'est évident ; mais je ne vois nul inconvénient, ma foi ! à ce que vous fassiez de la prophétie. Trente ans, cinquante ans, un siècle, si vous le voulez ! Tenez, je suis prêt à le gager contre n'importe quel enjeu : si dans soixante-quinze ans le chanoine Malsou est toujours curé de la Trinité, ses paroissiens ne trouveront pas encore qu'ils en ont eu assez !

A. MAUVIF DE MONTERGON.

Installation de M. l'abbé Bricard, curé de St-Pierre-Montlimart

Le jeudi 15 juin, M. l'abbé Bricard, nommé curé de Saint-Pierre-Montlimart, faisait son entrée dans sa nouvelle paroisse. Fidèle aux antiques traditions, l'excellente population de Saint-Pierre

s'est montrée digne d'elle et, au milieu des marques de sympathie qui ne lui ont pas été ménagées, M. le Curé a dû ressentir au cœur de bien douces émotions.

A la gare de Varades, l'attendait la voiture de M. le comte d'Armaillé. Par une délicate attention, M. le Comte, à la tête de 40 cavaliers, s'était porté à la rencontre du nouveau pasteur jusqu'aux limites de la paroisse, sur la route de Saint-Florent-le-Vieil. L'escorte s'arrête à l'entrée du bourg. M. le Maire, le comte de la Grandière (1), le Conseil municipal, MM. les Fabriciens, M. le Vicaire et une partie de la population ont voulu les premiers offrir leurs salutations à M. le Curé. M. le Maire lui présente les membres du Conseil et, en termes fort courtois, lui souhaite la bienvenue au nom des habitants.

Puis le cortège se met en marche et gagne l'église à travers les rues décorées avec un goût parfait. Après la bénédiction du Très Saint-Sacrement, M. le Curé laisse déborder son cœur : il adresse à tous un chaleureux merci pour l'accueil si cordial dont il est l'objet et convoque toute la paroisse pour le dimanche suivant, jour de son installation.

Tous furent fidèles au rendez-vous. A 10 heures, l'église, ornée avec grâce par des mains habiles et dévouées, semblait trop petite pour contenir la foule empressée des habitants. Au chant du *Veni Creator* la procession pénètre dans l'église : en tête, petits garçons et petites filles, puis les membres du clergé au nombre desquels on remarque M. le Doyen de Montrevault, M. le Supérieur du Petit-Séminaire de Beaupréau, M. le Curé de Villedieu, M. le Vicaire de Saint-Quentin, frère de M. l'abbé Bricard, ses deux neveux MM. les abbés François et Maximin Dugast, enfin plusieurs de ses compatriotes. Tous avaient tenu à montrer par leur présence quelle estime affectueuse ils éprouvaient pour le nouveau curé de Saint-Pierre-Montlimart.

Après les cérémonies d'usage, M. le Doyen monte en chaire et présente aux paroissiens leur nouveau pasteur. Dans un langage simple et pieux, il dit la dignité du prêtre et la lourde responsabilité que crée le ministère des âmes. Rappelant les vertus de M. Ménard, qu'ils viennent de perdre, il montre en M. l'abbé Bricard un digne continuateur de ses travaux. Par sa bonté, sa piété, son talent, M. le Curé était tout désigné pour diriger les intérêts spirituels de Saint-Pierre-Montlimart.

M. le Curé remercie M. le Doyen. Il lui exprime quel bonheur il éprouve à la pensée d'avoir sans cesse sous les yeux un modèle de vie sacerdotale. Inconnu de tous, il ne peut dire encore comme le divin Pasteur : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ». Depuis longtemps la bonne volonté, la foi et la piété de ses ouailles lui étaient connues et bientôt il espérait constater que cette réputation était fondée. Parlant de son futur ministère, il ne

(1) M. le comte de la Grandière, retenu à Saint-Nazaire près de son fils malade, était venu en toute hâte pour la réception de M. le Curé. Hélas ! en son absence, le mal fit de rapides progrès. Le vendredi soir, M. le comte avait la douleur de voir son fils, jeune officier plein d'avenir, expirer entre ses bras. Toute la population de Saint-Pierre s'est associée au deuil cruel qui vient de frapper l'une des familles les plus estimées du pays.

souhaite qu'une chose : dépenser toutes ses forces et se dévouer sans partage pour le bien des âmes que le bon Dieu lui confie. Avec tact et délicatesse, il sait trouver pour chacun un mot de remerciement. Ce discours, où se révèlent les sentiments les plus purs d'affection paternelle, produit sur l'auditoire une grande impression. Le prédicateur sait aisément communiquer aux autres les émotions qu'il ressent. Aussi ai-je vu plus d'une personne essuyer des larmes.

Le Saint-Sacrifice commence. M. le Curé, assisté de ses neveux, gravit les degrés de l'autel. La direction des cérémonies est offerte à M. le Vicaire de Saint-Quentin : la modestie, qui toujours fut sa vertu dominante, lui fait céder la place à M. le Vicaire de la paroisse. Chacun a pu remarquer l'ordre et la ponctualité qui n'ont cessé de régner pendant toute la durée du divin Sacrifice. Les manifestations du culte catholique sont vraiment belles et consolantes. N'est-ce pas un spectacle touchant que ces fronts courbés devant Celui qui, maître de tout, descend sur l'autel à la voix du prêtre ? Une atmosphère de douceur et de paix semble envelopper cette foule pieuse et recueillie : Les âmes ont quitté la terre et pris leur essor vers leur pays désiré, le ciel. Ces instants de suave bonheur ont ici-bas leur fin. La sainte messe est terminée et les fidèles se retirent émus par une si imposante cérémonie. Déjà il est permis d'affirmer que le Pasteur a conquis tous les cœurs.

A sa table, M. le Curé réunit le clergé et les membres des deux Conseils. Inutile de dire que pendant le repas régna la plus franche gaieté. Chacun de promettre à l'hôte aimable et bon de longs jours de félicité à Saint-Pierre. Fils de la Vendée, M. l'abbé Bricard venait apporter à son cher pays la meilleure partie de lui-même, son cœur. Comment d'ailleurs ne pas aimer ce peuple profondément chrétien, à la foi active et vivace ?

La municipalité intelligente et dévouée, les châtelains toujours en avant pour la cause de Dieu, le peuple attaché à ses pasteurs : telle est l'image fidèle de la paroisse pour laquelle Monseigneur a su discerner un prêtre qui, pour tous, sera un guide prudent, un conseiller sage, un ami véritable, un père.

Ce sont les sentiments qu'exprime avec une profonde conviction un des compatriotes de M. le Curé. Il termine par quelques paroles exquises adressées aux conseillers : « Aujourd'hui, dit-il, il y a beaucoup de pièces fausses, surtout parmi les louis... Mais le Louis que vous recevez n'est pas faux et dans peu vous reconnaîtrez que son cœur est vraiment d'or. »

Avec son amabilité charmante, M. le Curé remercie. Il proteste de son dévouement et émet le vœu de revoir souvent tous ses amis d'aujourd'hui dans cette cure qui est la maison de tous, la maison paternelle.

Des applaudissements ont accueilli ces mots [sortis du cœur même du pasteur et, à l'appel des cloches, les convives reprennent le chemin de l'église pour assister à l'office des vêpres. Même affluence que le matin. Chacun tient à supplier le bon Dieu de répandre sur le nouveau Curé et sa paroisse ses plus abondantes bénédictions.

Cette belle journée est terminée. N. S. est venu bénir ses bons

et loyaux serviteurs. Les témoins de cette fête sont heureux des saintes émotions ressenties. Sur la place de l'église, j'ai pu entendre cette parole qui reflète bien la pensée de tous les paroissiens : « Nous avons tout de même un bon Curé. Puissions-nous le garder longtemps. » X.

Une bénédiction de chemin de croix à Vern

On nous écrit :

Je me trouvais par hasard, dimanche dernier, 25 juin, dans la délicieuse commune de Vern. Je remarquai vite l'animation joyeuse qui y régnait. Curieux, mais pas plus que le commun des mortels, je m'informai de ce qui la causait et j'appris qu'après vêpres il devait être procédé à la bénédiction d'un chemin de croix. Et aussitôt je me promis bien d'assister à la cérémonie, la première que je voyais en ce genre. En attendant 2 h. 1/2, je visitai l'église, la seule chose intéressante du pays. Je ne fus pas peu surpris de trouver un monument tout à fait digne d'attention, tant au point de vue de l'architecture qu'à celui de l'ornementation.

Aux amateurs de belles églises je conseillerai d'aller jusqu'à Vern où ils trouveront un édifice de style, un monument remarquable par son harmonie générale, sa propreté exceptionnelle, le goût qui a présidé au choix de chaque objet nécessaire au culte, bref, une église dont l'ensemble, absolument admirable, prouve que la direction de cette bonne paroisse de l'Anjou est confiée à un prêtre intelligent et dévoué qui comprend et sait faire comprendre ce que doit être la maison de Dieu. Du reste, je ne doute pas qu'il ne soit secondé dans sa tâche par des coopérateurs aussi habiles que modestes.

Dimanche, M. le Curé et ses ouvriers s'étaient réellement surpassés, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu, même dans nos superbes cathédrales, une décoration de meilleur goût et de plus saisissant effet que celle de cette église de Vern.

Ce qui frappait, à première vue, c'était une croix splendide, d'environ 5 mètres de hauteur, sur les bras de laquelle était jeté un linceul. Cette croix, émergeant d'un massif de verdure parsemé de roses et couronné d'un dôme de fine gaze d'or, excitait l'admiration et portait à l'adoration. *O crux ave!* tels étaient les mots qui montaient immédiatement du cœur aux lèvres en la voyant. Des étendards partout, dans le chœur; et des fleurs ornant les quatorze tableaux du chemin de la croix achevaient la décoration. Je les vis les uns après les autres, ces quatorze chefs-d'œuvre. Ils font honneur à leur auteur, un artiste entre tous, celui-là, un statuaire. J'ai nommé M. Bouriché, dont je suis heureux de saluer en passant le talent rare et l'habileté pratique. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire son éloge, puisque déjà du haut de la chaire une voix plus autorisée que la mienne a rendu hommage à la beauté de son travail; mais qu'il me soit permis de joindre mon modeste tribut de louanges à celui des connaisseurs. Je ne crois pas qu'il y ait une seule paroisse en Maine-et-Loire qui possède un plus magnifique chemin de croix. Tous les personnages de la Passion y sont représentés d'une façon

vos riches campagnes ; faites votre miel ; et puis, revenez-nous ! les *pattes* chargées de butin. Pardon ! je veux dire, l'esprit meublé de connaissances pratiques, l'imagination enrichie par les paysages neufs entrevus dans vos voyages, la sensibilité ravivée au foyer familial. Revenez-nous. Car il est triste, après tout, de voir trop longtemps, comme dit le poète,

L'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

M. l'abbé Bricard, curé de Saint-Pierre-Montlimart

Il y a quelques jours, la paroisse de Saint-Pierre-Montlimart enterrait son digne curé, mort à l'âge de 53 ans. Soixante prêtres, M. le Maire et les conseillers municipaux, la Société de Secours mutuels ; un groupe considérable d'hommes auxquels s'étaient joints les enfants des écoles, s'étaient réunis pour donner au vénéré défunt le suprême témoignage du respect, de la reconnaissance et de l'amitié.

Après la messe, M. le Curé-doyen de Montrevault monta en chaire et prononça les paroles suivantes :

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Il y a un peu plus de neuf ans, arrivait au milieu de vous comme Curé, l'abbé Louis Bricard.

En vous le présentant plein de santé et de force, j'espérais bien, et vous aussi, qu'il exercerait pendant de longues années le ministère dans votre paroisse.

Le Bon Dieu n'a point voulu qu'il en fut ainsi.

Il semblait bien cependant l'élu du ciel pour cette grande et belle paroisse de Saint-Pierre-Montlimart : son vaste territoire, ses fermes éloignées n'étaient point pour faire peur à la robuste santé de votre nouveau Curé ; il devait être à l'aise au milieu des châtelains et de la bourgeoisie, avec son intelligence si étendue et si cultivée. Des savants devaient venir arracher à la terre les trésors que Dieu y avait cachés, mais votre Curé était un savant capable de comprendre et d'égaliser la science des ingénieurs.

Avec les travailleurs, il pouvait raisonner leurs méthodes, initié qu'il était à la culture de la vigne, aux secrets du jardinage.

Avec les artisans, il pouvait parler mécanique.

D'un esprit droit et perspicace, il saisissait vite la vérité, il pouvait ainsi diriger sûrement les âmes, les tirer des difficultés où elles se trouvaient. Aimant à scruter le mystère, il savait se tenir toujours à la hauteur du progrès sous quelque forme qu'il se présentât. Pourquoi ce prêtre si bien doué a-t-il si tôt disparu ?

C'est le secret de Dieu.

L'abbé Louis Bricard naquit, il y a un peu plus de 53 ans, à Villedieu, d'une famille profondément chrétienne. La meilleure preuve, c'est qu'elle a donné à l'Eglise quatre prêtres pieux et dévoués. Il vit naître et grandir le pèlerinage de Saint-Joseph-du-

Chêne. A l'ombre de l'arbre consacré, il devint fort et énergique, prêt à entreprendre l'étude des sciences et à se dépenser pour les âmes.

Villedieu était alors et est toujours une pépinière de prêtres : le ministère ordinaire, les collèges, les missions y venaient puiser des sujets bien doués. Lui élève de Beaupréau, moi de Mongaçon, je ne sais rien de ses études ni de son séminaire ; modeste et réservé, il ne parlait pas de lui-même et laissait dans l'ombre ses succès.

Licencié en mathématiques, il fut choisi par les jésuites de Vannes pour leur collège dont on les chassait.

Un tel choix fait par de tels maîtres prouve la haute estime qu'on avait de sa science et de sa vertu.

Plus tard, il fut nommé professeur à Combrée, où l'on n'a point oublié son amour de la science et son goût pour l'horlogerie.

Après avoir payé son tribut à l'enseignement dans les collèges, M. l'abbé Bricard fut nommé curé de la Meignanne.

Là, près d'Angers, près de l'Université catholique, il aurait pu garder des relations savantes ; au milieu des châteaux disséminés autour du chef-lieu il pouvait entretenir des rapports agréables ! Mais non, appelé à diriger des âmes, il se donna au ministère des âmes.

Le jardin de la cure de La Meignanne est spacieux, le ruisseau de Brionneau y dessine une petite île charmante aux frais ombrages. C'est là, sans doute, que votre bon Curé prit le goût du jardinage et de la solitude ; taillant lui-même ses arbres et sa vigne, il fit de ce travail toute sa distraction et ne pensa pas à se livrer au dehors.

La cure de la Meignanne fut comme son noviciat, ses talents l'appelaient plus haut. Quand le Bon Dieu rappela à lui M. Ménard, un homme de talent lui aussi, mais surtout un humble, M. Bricard fut désigné pour son successeur.

Il arriva au milieu de vous désireux de continuer le bien commencé. Les circonstances ne lui permirent pas de renouveler les missions multipliées sous M. Ménard, mais il continua autant qu'il le put les petites retraites préparatoires à l'Adoration : sous sa direction prudente et sûre, la vie chrétienne garda son action sur les âmes. La confrérie du Saint-Sacrement se maintient, le Tiers-Ordre marche, l'école libre est aussi prospère que possible, un patronage prépare les enfants pour les œuvres de jeunesse catholique.

S'il ne se répandit pas d'avantage au milieu de vous, ce fut — vous ne le devineriez pas peut-être — par une sorte de timidité ; il lui fallait être tout-à-fait à l'aise pour se livrer tout entier et répandre cette vie que la foi et le travail avaient faite débordante en lui. Peut-être aussi se défiait-il de son esprit un peu caustique, un peu mordant, et ne voulait-il pas involontairement vous froisser, mais il vous aimait, et beaucoup ; et su le reconnaître : « Nous avons perdu un bon curé, » me disait-on tous ces jours.

L'influenza est venue, il y a quelques années, ébranler sa santé jusque-là si solide, il avait la fièvre presque toutes les nuits ; de

longues insomnies le fatiguaient, puis les difficultés amenées par la nouvelle industrie établie sur Saint-Pierre vinrent ébranler encore sa santé ; il craignait que des mœurs nouvelles et moins pures ne vissent diminuer l'esprit religieux de sa paroisse ; sa responsabilité devenait plus grande et plus lourde, car nous, prêtres, nous avons à répondre au Tribunal de Dieu, non seulement de notre âme, mais de toutes les âmes qui nous sont confiées ; quelques ennuis à propos de la quête pour le denier du culte et dont il s'exagéra peut-être l'importance, achevèrent de ruiner sa santé.

Nous le voyions avec inquiétude s'amaigrir, perdre ses couleurs, et nous le pressions, nous, ses confrères qui l'estimions et l'aimions, de consulter les médecins ; il s'y refusait, se soignant à sa guise. Il a lutté jusqu'au bout ; les dernières fois qu'il a célébré la sainte messe, vous le voyiez se cramponner à l'autel et vous vous demandiez avec inquiétude s'il pourrait achever le saint sacrifice.

Enfin, il s'arrêta, quelques jours avant la saint Joseph. On se demanda s'il n'allait pas être emporté en quelques jours. La science et le dévouement des médecins, unis à son énergie, à son désir de vivre, le prolongèrent pendant quatre mois ; mais il y a quinze jours, on vit bien qu'il n'y avait plus d'espérance possible. Lui-même fut obligé de se rendre à la réalité et il me pria de lui administrer les derniers sacrements. Il les reçut dans la pleine possession de lui-même avec sa foi calme et réfléchie.

Plus de cent fois, me dit-il, j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie pendant ma maladie, mais je le renouvelle aujourd'hui de grand cœur. Une fois seulement, il eut un moment d'inquiétude ; le Bon Dieu ne va-t-il point être bien sévère, me dit-il ; puis il s'abandonna à sa sainte volonté. Jusqu'à dimanche soir, il eut un peu de connaissance, je pus lui faire comprendre encore que Monseigneur, que je venais de quitter à Saint-Quentin, lui envoyait sa bénédiction. Depuis lors, jusqu'à mardi soir, ce fut le sommeil avant-coureur de la mort.

Il a souffert sans se plaindre, soutenu par la présence de son excellente sœur, de tous les siens, depuis quelques jours, par la bonne volonté pleine et entière de ses vicaires, déployant tout leur zèle pour que la paroisse ne souffrit pas de l'absence de direction du pasteur, heureux de lui offrir les soins qu'ils avaient peine à lui faire accepter, mais surtout soigné avec un dévouement admirable et qu'on ne saurait trop louer, par sa domestique qui, depuis quatre mois, ne l'a quitté ni le jour, ni la nuit, et qui eut tant désiré un miracle de Dieu pour le ramener à la santé.

Le Bon Dieu a jugé que son fidèle serviteur avait assez travaillé, s'était assez dépensé à son service et Il l'a appelé à Lui.

Vous avez compris, Mes Frères, ce qu'était, ce que valait votre bon Curé ; votre présence, et celle de Monsieur le Maire et de tout le Conseil municipal, et celle du Conseil paroissial, de la Société de secours mutuels, des ingénieurs, me le prouvent.

Mais ce n'est pas assez ; Dieu a appelé à Lui votre excellent Curé, peut-être malgré de longues souffrances chrétiennement acceptées, reste-t-il quelque chose à purifier dans son âme ; vous

continuerez donc de prier pour lui, de communier pour lui, de lui appliquer les indulgences que vous pouvez gagner, afin de lui ouvrir bien vite les portes du ciel.

Adieu, cher confrère, vous nous avez donné l'exemple de la vertu, l'exemple du travail, l'exemple d'une vie vraiment sacerdotale : puissions-nous marcher sur vos pas, mourir comme vous de la mort des justes et aller vous rejoindre au ciel.

Ainsi soit-il !

Distribution des Prix à l'Institution Sainte-Marie de Cholet

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Ainsi disait le poète. A Sainte-Marie, hélas ! nous n'en pouvons encore dire autant : si petit est notre verre, qu'il nous faut, aux jours de fête, emprunter le verre d'autrui. La maison, suffisant à peine à loger ses élèves, ne peut recevoir en plus parents, protecteurs et amis. Il faut, ces jours-là, s'abriter ailleurs. Voilà pourquoi, le 23 juillet au matin, la longue file des uniformes bleus s'en allait, drapeau en tête, sous le clair soleil, par les rues montantes de la cité.

Elle monta jusqu'en haut, à la grande salle des fêtes de l'Action Libérale. Là on est au large et l'on voit bien : au fond, sur l'estrade, aux pieds de la Vierge, Monseigneur l'Evêque d'Angers a pris place, et, autour de lui, M. le Curé-Archiprêtre de Notre-Dame, MM. les membres du Comité de l'Institution (sauf M. Pel-laumail, qu'une absence forcée enlève aujourd'hui à notre sympathique reconnaissance), M. Baillergeau, MM. de Kervenoaël, MM. de Terves, des Noues, de Lusignan, M. le Dr Sainz, MM. les Curés des paroisses voisines, d'Anjou, des Deux-Sèvres et de Vendée, M. le Supérieur et ses professeurs, les plus grands des élèves. Les petits sont en bas, qui regardent et attendent.

A l'Action Libérale on a entendu cette année de grands discours politiques. On n'a pas entendu, je pense, de paroles plus utiles, plus propres à former de bons défenseurs de la patrie et de la foi, que les deux discours de cette fête sur le caractère.

M. le Supérieur a voulu comme continuer et achever son cours d'instruction sur les vertus morales fait cette année dans les lectures spirituelles. Il a montré à ses enfants quel grand rôle joue le caractère dans la vie, rôle fâcheux si le caractère est mal fait, envieux, susceptible, égoïste ou bourru ; rôle bienfaisant s'il est bon, cause de paix, de bonheur intime et de succès parmi les hommes. — Le caractère parfait possède trois marques : droiture, bonté, force. On arrive à ce caractère idéal, en se corrigeant, comme on corrige les amandiers amers, en faisant ce qu'a fait le duc de Bourgogne à l'école de Fénelon, ce qu'ont fait les Saints, François de Sales et Vincent de Paul. — La méthode à suivre ? Connais-toi toi-même, triomphe de toi-même. La grâce de Dieu, qu'obtient la prière, rend tout possible. Et ainsi chacun de nous, vrai Phidias en l'atelier de son âme, y sculpte une image plus

BRICARD 1099 Louis, Jean, Baptiste, Marie (1855-1908)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de mathématiques) de diocèse d'Angers de 1889 à 1894

Curé de Meignanne (La) de 1894 à 1899

Curé de St-Pierre-Montlimart de 1899 à 1908